

des richesses incalculables, sur ces richesses comme vous avez compté sur mon influence illimitée. Aujourd'hui que j'ai aperçu le fond du sac, je me vois trompé, car vous n'avez pas la moitié de la fortune qu'on vous attribue communément. Vous menez un train auquel vous ne pouvez suffire, et pour peu que cela dure, je crains fort que nos enfants n'aient pour tout héritage, qu'un énorme passif et un actif fort peu considérable...

Ces paroles avaient été dites lentement et sur un ton incisif. La baronne s'était levée brusquement, comme mue par un ressort. Elle aurait voulu parler, mais quelles armes opposer à la vérité ? Elle balbutia quelques paroles sans suite, et ne réussit pas à piquer le comte à son tour. Alors seulement elle s'avoua toute la force de son adversaire, et regretta vivement—à part elle—d'avoir soulevé l'orage qui ne frappait qu'elle seule.

—Bas les masques, madame ! continua le comte ; nous nous sommes trompés mutuellement ; je ne possède pas l'influence que je m'étais attribuée ; et vous ne possédez en aucune manière la fortune à laquelle vous m'aviez fait croire. Dans le monde, on est persuadé que nous avons atteint l'un et l'autre le comble de nos vœux ; tant on est loin de se douter, qu'ici, entre quatre murs, nous nous reprochons mutuellement les pièges réciproques que nous nous sommes tendus.

—Je ne vous ai jamais dit que je fusse si riche ; mais vous, au contraire, vous n'avez cessé de m'entretenir de votre soi-disant influence.

—Soit, madame ! fit le comte en grimaçant un sourire infernal ; admettons que, des deux, vous êtes la plus trompée : vous aviez quelque chose, moi je n'ai rien.

—Cet aveu consterna la baronne. —Je n'ai rien qu'un beau nom et un crédit très passable ! ajouta-t-il.

—Il faudrait aller loin pour le trouver, votre crédit ! répliqua la baronne, et quant à votre beau nom !... Mais vous n'êtes tout bonnement qu'un...

—Dites-le moi, madame, dites-le !

—Un parvenu !

—Ce qui ne vous a pas empêché

d'être trop heureuse d'offrir la main de votre fils à la fille de ce parvenu, comme il vous plaît de le qualifier aujourd'hui... —Tenez, madame, nous nous sommes démasqués l'un et l'autre, nous pouvons nous regarder à visage découvert. Nous nous haïssons mutuellement : mais nous sommes liés l'un à l'autre, madame, et je crois que ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de nous donner la main pour marcher ensemble vers le but que nous pensions avoir atteint déjà... Soyons amis, madame la baronne.

—Jamais ! s'écria-t-elle, avec l'accent d'une profonde indignation.

Le comte quitta l'attitude qu'il avait gardée jusqu'alors.

—Vous avez tort, madame ! dit-il. Vous vous repentirez de n'avoir pas accepté mon offre, mais alors peut-être sera-t-il trop tard. Aujourd'hui nous pouvons encore en imposer au monde ; une partie de votre fortune suffirait pour me préserver de la ruine, et les amis ne nous manqueraient pas. Si, au contraire, vous persistez dans votre refus, il ne me reste plus qu'à faire banqueroute, en attendant que vous suiviez le même chemin.

—Vous êtes un misérable, et je vous serai connu !

—Non, fit le comte avec calme, non, vous ne le ferez pas ; car ce serait infliger la même flétrissure à votre fils. Ce serait anéantir à tout jamais les espérances d'avenir qui nous restent, si vous consentez à vous associer avec moi.

—Je vous hais trop pour cela !

—Vous êtes trop emportée, pour envisager la situation avec calme.

—Lâche ! s'écria la baronne, et des larmes de rage et de désespoir jaillirent de ses yeux. Vous êtes la cause de mon malheur, vous me précipitez dans le gouffre du déshonneur !

La porte s'était ouverte l'instant d'avant, et Paul, pâle comme la mort, se tenait debout sur le seuil pendant les dernières paroles de sa mère. Le comte frémit en apercevant le jeune baron, dont les yeux étincelaient au milieu de son pâle visage, comme deux étoiles au firmament par la nuit la plus sombre. Il lui sembla voir se dresser devant lui une menace de mort. Instinctivement, de Beauregard se saisit

d'un des pistolets suspendus à la muraille, comme pour se mettre sur la défensive.

—Laissez cela, comte de Beauregard, dit le jeune homme. Je n'en veux pas à vos jours, tout misérable que vous soyez ; car j'ai entendu l'entretien que vous venez d'avoir avec ma mère. Oui, vous nous avez entraînés avec vous dans la honte, et quoique votre fille soit ma femme, quoique nous soyons unis par les liens du sang, je ne veux plus avoir rien de commun avec vous. Cachez votre fourberie aussi longtemps que vous le pourrez aux yeux du monde, ce n'est pas nous qui vous mettons au pilori ; mais, lorsque vous serez à bout, n'attendez pas un morceau de pain de notre part. Et maintenant, partez, car si vous restiez plus longtemps ici, ce que vous craigniez tout à l'heure pourrait bien arriver...

Jamais la baronne, non plus que le comte, n'aurait cru Paul capable d'une telle énergie. Poussé en quelque sorte comme par une force magnétique, le comte de Beauregard quitta la place sans trouver le moindre mot d'excuse ou d'indignation. Il se contenta de jeter sur son gendre un regard flamboyant, et à murmurer entre ses dents quelques paroles inintelligibles.

Le baron était resté seul avec sa mère. Il alla refermer soigneusement la porte, et, les bras croisés sur la poitrine, il revint se placer debout devant madame de Mirville. Celle-ci le regarda dans les yeux et balbutia d'une voix émue :

—Paul, Paul ! mon fils !

Chapitre VIII

Après un instant de silence, le baron reprit :

—Mon fils ! dites-vous.—Je n'ai voulu vous faire aucun reproche : je sais que c'est mal à un fils d'adresser à sa mère de dures paroles ; mais, Madame ! vous n'avez pas toujours agi en mère envers votre enfant, et dans ce sens vous êtes aussi coupable que le comte de Beauregard.

—Que voulez-vous dire, Paul !

—Que vous avez immolé votre fils,—tout comme le comte de Beauregard a sacrifié sa fille—sur